

CULTURE/



Reginald Mobley, le 9 juin à Paris. PHOTO ÉRIC DAHAN

Reginald Mobley, le chœur battant

Le contre-ténor baroque, révélé par John Eliot Gardiner, publie un splendide CD de spirituals, reprises soul et mélodies de compositeurs afro-américains.

Le public du Bal Blomet, dans le XV^e arrondissement de Paris, retient son souffle. Depuis une heure, le contre-ténor Reginald Mobley et le pianiste Baptiste Trotignon le ravissent de spirituals, comme *Were You There (When They Crucified My Lord)* popularisé par Mahalia Jackson, de reprises soul dont *I Heard It Through the Grapevine*, immortalisé par Marvin Gaye, et de mélodies plus rares de compo-

siteurs afro-américains comme Harry T. Burleigh et Florence Price. Quelques secondes suffisent pour reconnaître *(In My) Solitude*, standard de Duke Ellington, associé à Billie Holiday, que le tandem a choisi d'offrir en premier rappel.

«**Musique de blancs**». Reste que l'on est impressionné par les sons filés du falsettiste, faisant miroiter mille nuances de bleu dans son

vibrato, tandis que Trotignon tisse un tapis d'accords suspendus, de passage, altérés, diminués, avec seconde ajoutée ou basse modifiée, comme à l'église. Cette sensibilité jazz et gospel chez un vocaliste baroque, entendu dans *le Couronnement de Poppée*, de Monteverdi, avec le Budapest Festival Orchestra, et qui s'illustrait encore, début avril, dans *la Messe en si*, de Bach, sous la baguette de John Eliot Gardiner, à Versailles, peut surprendre. Mais elle s'explique aisément lorsque Mobley nous apprend, le lendemain de son concert, que les trois femmes qui l'ont élevé – sa mère, sa tante et sa grand-mère – étaient adventistes du septième jour.

C'est à Gainesville, en Floride, où il a vu le jour en 1977, qu'il a été initié au chant choral et a acquis, auprès de l'organiste de sa paroisse, ses premiers rudiments de piano. Il a ensuite jeté son dévolu sur la trompette, non parce qu'il est né un 21 octobre, comme Dizzy Gillespie, mais pour imiter et suivre un camarade de classe, dont il était amoureux. Il se souvient que c'est en jouant un arrangement d'une fugue de Bach, qu'il a succombé au classique, «*la drôle de musique de blancs, comme on disait, chez moi, dans le Sud*». Bien qu'écumant les bibliothèques et dévorant les partitions, Mobley qui a aussi un don pour le dessin, se destine à l'architecture. La directrice de la chorale de son lycée l'ayant convaincu qu'il avait mieux à faire, il obtient de l'université Oakwood de Huntsville, dans l'Alabama, qui lui a octroyé une bourse pour étudier les arts graphiques, de l'admettre en musique. «*Oakwood est un campus célèbre dans la communauté noire et adventiste, explique-t-il. Beaucoup de musiciens y ont étudié: les sopranos Shirley Verrett et Angela Browne, Little Richard, Prince et le groupe Take 6.*»

De retour en Floride, il auditionne pour un quatuor de barbershop, une forme de chant à cappella arrangé en harmonie serrée, et découvre qu'il est contre-ténor. Un choc. Si Alfred Deller, James Bowman, mais également les chanteurs soul, Smokey Robinson, Eddie Kendricks, Philip Bailey et Prince, célèbres pour leur voix de tête, étaient tous hétérosexuels, «*en Floride, on ne considérait pas naturel de chanter de la musique classique comme une femme*». Il ne s'est pas moins imposé dans ce registre, tandis que son quatuor vocal se distinguait au niveau national, ce qui lui a valu d'être invité à chanter au Disney World de Tokyo, où il a vécu deux ans, ainsi qu'au Cirque du Soleil. La suite est connue: découvert

par Gardiner, c'est l'un des contre-ténors les plus recherchés aujourd'hui.

Etabli à Boston depuis onze ans, Mobley ne fait pas que chanter. Il soutient activement les candidats démocrates en campagne, se bat pour la représentation des minorités dans le monde artistique, et a lutté avec succès contre le projet de sa municipalité d'accueillir les JO 2024, «*parce qu'on l'a vu à Atlanta: cela entraîne systématiquement la criminalisation des pauvres et des sans-abri et une gentrification forcée*». Qu'il ait choisi de résider à Boston, «*ville pionnière de la médecine et de l'éducation, composée à 53% de non blancs, et qui vient d'élire une maire d'origine asiatique, Michelle Wu, âgée de 38 ans*», a du sens.

Fierté noire. Mais c'est surtout parce que c'est là qu'est née la Handel and Haydn Society, qui a «*joué un rôle dans l'abolition de l'esclavage*» et a permis à Mobley de faire ses premières armes de chef d'orchestre. «*Aujourd'hui encore, pour certains, je reste un noir, pas un vrai Américain*, dit-il. Il fallait sans doute un producteur français, Didier Martin, venu écouter mon récital au musée d'Orsay, dans le cadre de l'exposition «*le Modèle noir*», pour songer à publier un disque de contre-ténor baroque, noir, et gay, chantant des spirituals.»

Le titre de cet album, *Because*, est aussi celui de l'une des trois chansons de Florence Price que Mobley a choisi de graver. Une compositrice emblématique de la fierté noire car sa *Symphonie en mi mineur* fut créée par le Chicago Symphony Orchestra, en 1933, soit une trentaine d'années avant l'abrogation des lois ségrégationnistes, tandis que Marian Anderson et Leontyne Price, premières Afro-Américaines à avoir chanté au Metropolitan Opera de New York, à partir de 1955, faisaient la promotion de ses mélodies. «*Le blues, le gospel et le jazz ont ému et inspiré des compositeurs comme Dvorak, Ravel et Stravinsky, rappelle Mobley. Ces musiques, auxquelles ajouter le disco et la house, expriment à la fois notre souffrance et notre capacité à nous ressaisir pour avancer. Mais disent également qu'il y a un lieu où l'on peut tout se retrouver et dialoguer. Un message qu'il est plus urgent que jamais de diffuser.*»

ÉRIC DAHAN

BECAUSE de REGINALD MOBLEY, avec Baptiste Trotignon (Alpha). En concert samedi à l'abbaye de Silvacane à La Roque-d'Anthéron (13640).